



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

*Chapeau en crêpe, orné de roses, des magasins de Mme Thomas, rue des Filles-Saint-Thomas. Robe en mousseline.*

**Modes.**

Le blanc est la toilette la plus jolie, la plus fraîche, la plus en harmonie avec la saison; par les broderies, les dentelles, les garnitures, on peut en rendre la combinaison plus ou moins piquante. Les broderies ont cela d'affreux, de décourageant, qu'elles ne connaissent point de limites, et que leur valeur peut dépasser tous les calculs de la raison. Ces dentelles petites et larges, ces points d'Angleterre, d'Alençon, de Malines, de Valenciennes, que l'on retrouve partout, depuis la circonférence d'une robe jusqu'aux sinuosités d'une chemisette, les bords d'un mouchoir, les garnitures d'une chemise de nuit, etc., ont

fait de cet article un objet de première nécessité aujourd'hui. On ne saurait énumérer sans frémir pour combien d'or il peut entrer de dentelle dans le trousseau d'une élégante jeune femme, et pourtant avouons qu'on ne saurait parcourir sans admiration les magasins de telle et telle lingère, trop habile à favoriser nos goûts, et qui, à l'exemple de M<sup>me</sup> Payan, \* offre dans le plus charmant assemblage tout ce que les coupes, les broderies et les recherches de ce genre peuvent produire de plus séduisant et de plus varié.

— Voilà les garnitures qui viennent aussi envahir la mode, voilà les volans qui nous reviennent tout grands, tout hauts,

\* Rue Vivienne, n<sup>o</sup> 17.



tout frais de broderies, de dentelles, etc. Nous en apercevons beaucoup au bas des robes le plus récemment exécutées. Les uns sont à *tête*, les autres montés sous un liséré ou une broderie. Ils se font jusqu'à présent en *droit-fil*. Ils ont un demi-quart de hauteur. On les porte sur des robes en soie, des mousselines brodées, des organ-dis peints. Ils n'ont pas encore atteint les toilettes négligées.

— Au-dessus de tours de redingotes blanches on fait trois ou quatre petits remplis que l'on borde d'une dentelle extrêmement étroite. Il y a beaucoup de recherche et de goût dans cette garniture.

— Les mantelets doublés et garnis de dentelles se soutiennent avec succès. Le prix de ces accessoires de la parure en consolide la mode.

— Les capotes en pailles de riz sont nombreuses, fraîches et jolies comme au premier jour de l'été. Il n'est pas de femme élégante qui ne s'en soit fait plusieurs pendant le cours de la saison.

— Les schalls en satin imprimé en couleur se portent beaucoup ; on en voit aussi en taffetas écossais qui sont d'un joli effet sur un peignoir blanc ; en général, robes, schalls, écharpes et rubans écossais, sont de bon goût cet été.

— Les rubans qui forment écharpe et ceinture soutiennent leur vogue ; ils se disposent avec plus ou moins de goût : les uns, après avoir fait le tour du cou, passent sous la ceinture et descendent jusqu'aux genoux ; d'autres descendent depuis le cou jusque sur le côté de la taille, où ils forment une rosette dont les bouts descendent très-bas. Pour toilette plus habillée, ils entourent deux fois la taille et se nouent de côté ; le ruban qui traverse la poitrine se fixe sous le nœud. Avec cet ornement, on porte très-souvent comme bracelet des rubans noués autour du poignet, et dont les bouts peuvent être plus ou moins longs.

— On a vu quelques petits fichus en *filet* de fil blanc à mailles très-claires, qui

rappellent la mode des *pointes de Cambrai*, que l'on portait anciennement ; d'autres en tulle, ou organdi uni, qui se nouent en sautoir, et dont les bouts viennent s'attacher sous la ceinture. On porte aussi de ces fichus dans des robes décolletées, et alors une petite coulisse les fronce et les arrête sur les épaules de manière à laisser beaucoup de nu autour du cou ; ils forment ainsi comme une draperie sur la poitrine : une petite dentelle au bord de ces fichus sied très-bien à la peau.

— Les fichus à *la paysanne* sont très-nombreux. Cette mode, simple et gracieuse, n'est autre qu'un canezou d'organdi clair, sans collet, plissé à grands plis de manière à former éventail sur la poitrine et sur le dos, les plis se rapprochant très-près vers le bas, et s'élargissant vers les épaules. On faufile ces plis et l'on pose à plat une petite dentelle au bord du fichu.

— Rien de plus frais que les pélerines rondes, en organdi, ayant un ruban rose passé dans leur large ourlet. A ces pélerines il faut un grand collet également entouré de rubans, et autour du cou une coulisse dans laquelle est passé le ruban qui noue sur le devant.

— Les pélerines à longs bouts se garnissent d'une ou deux rangées de dentelle, ce qui les rend si riches qu'elles donnent de suite de l'élégance à la toilette la plus simple. Les plus belles sont en mousseline brodée d'un semis au plumetis, ou de grands bouquets sur le devant, et d'une guirlande autour des pélerines.

— On voit pour peignoir négligé beaucoup de batiste d'Ecosse fond blanc à pois de couleur.

— Il y a des toilettes charmantes par leur fraîcheur, sans offrir rien de splendide et d'inimitable pour la masse. Ainsi nous citerons des redingotes en jaconas blanc à doubles pélerines, entourées partout d'une garniture de mousseline unie, au bord de laquelle était un petit tulle uni : ces garnitures, relevées à petits tuyaux,



formaient un ensemble de fraîcheur et de légèreté admirables. Les deux devans du jupon s'ouvraient assez pour laisser voir le jupon brodé en échelle, ou tablier. De chaque côté de la redingote, à la hauteur des hanches, étaient deux petites garnitures pareilles qui marquaient les poches.

— On a vu quelques mousselines écossaises, mais ce genre, si rare encore cet été, ne sera probablement de mode générale que l'été prochain.

— En fait d'écossais, nous avons vu aussi quelques parasols à carreaux verts, bruns, rouges, etc.; mais les plus nombreux sont en pou-de-soie blanc, ou couleur poussière, brochés ou peints en couleur. Cependant les parasols en pou-de-soie ou moire blanche unie nous semblent toujours les plus distingués.

— Les femmes portent des manchettes avec tous les costumes. Les broderies et les valenciennes ont trouvé moyen de s'y placer avec profusion. Les manchettes tombent dans la main, relèvent sur la manche, sont faites en pointes, arrondies, unies, etc.; enfin, on en porte de toute façon, et l'on peut en remplir tout un tiroir si l'on veut suivre toutes les fantaisies qu'elles produisent.

— Les magasins de M<sup>me</sup> Armand, ci-devant rue du Cloître Saint-Jacques, sont transportés rue Feydeau, n° 22. Nous rappellerons les charmans articles de broderie qui sont sortis de cet atelier, qui, en se plaçant dans le quartier le plus fashionable, doit aujourd'hui obtenir des succès dignes du bon goût et de la perfection que le monde élégant sait si bien apprécier.

#### MODES D'ENFANT.

Les petites filles ont aussi leur élégance, et l'on a trouvé moyen de couvrir leur fourreau de tant de jolies broderies et valenciennes, qu'il en est qui, sauf la proportion, pourraient être prises pour robes de noces. Le corsage en batiste, plissé à très-petits plis, est monté entre

deux poignets brodés, dont un entoure la poitrine, et l'autre beaucoup plus large forme la ceinture; même répétition au bas des manches, au-dessus de l'ourlet au bas du jupon, et trois ou quatre rangées de ces broderies au bas du pantalon, de façon qu'elles montent jusqu'à la hauteur où s'arrête le jupon: pour sortir, une pélerine analogue se met sur le corsage.

— Un autre genre de toilette encore plus riche est une petite redingote de batiste plissée tout autour depuis le cou, et dont les plis sont arrêtés à la taille par une ceinture brodée. Une jolie broderie entoure cette redingote, qui est partout garnie d'une valencienne tuyautée. Le jupon est orné également au bas d'une broderie et d'une valencienne qui dépasse celle de la redingote. Enfin, pour compléter ce petit costume, au bas des pantalons est une double rangée de valencienne séparée par des broderies.

— Avec ces toilettes on porte des petites bottines de toile écrue et un chapeau de paille cousue avec un simple ruban de taffetas blanc, qui vient se nouer un peu de côté sur la passe.

— Les petites filles portent beaucoup de robes en couleur écrue ou poussière, avec une pélerine de batiste blanche, garnie d'un ourlet et d'une valencienne.

— Quant aux petits garçons, ce sont toujours des vestes rondes et de larges pantalons blancs quand ils sont sortis de la blouse, qui sont toujours, à coup sûr, leur plus joli costume.

### FEMMES CÉLÈBRES

DE TOUS LES PAYS,

#### LEURS VIES ET LEURS PORTRAITS,

PUBLIÉS PAR M. LE COMTE STRASZEWICZ.

Lorsqu'en annonçant les premières livraisons de cet ouvrage, nous avons dit que le texte était de M<sup>me</sup> la duchesse



d'Abrantès, et les portraits de nos meilleurs dessinateurs, nous nous sommes épargné le soin de juger; puisque depuis long-tems le public a prononcé sur le mérite de l'écrivain et des artistes à qui M. Straszewicz a confié des travaux aussi importants. Le succès a confirmé les espérances de cet éditeur. Il publie aujourd'hui une seconde édition de ce livre si beau et si intéressant, à des conditions qui le rendront accessible à toutes les classes de la société, et l'ont beaucoup plus inspiré que l'avidité reprochée si souvent à ceux qui s'occupent des spéculations de ce genre \*.

La troisième livraison des *Femmes célèbres*, qui vient de paraître, contient les portraits de l'impératrice Joséphine, par *Devéria*; de Marie Tudor, par *Desmaisons*; de Charlotte Corday, et de Marina, impératrice de Russie, par *Maurin*.

Tant de Mémoires relatifs à l'impératrice Joséphine ont déjà paru, que l'on ne peut entretenir le public de cette souveraine avec l'espoir de lui en apprendre quelque chose de nouveau. Cependant il reste encore à faire l'*histoire morale* de la première épouse de Napoléon; car sa bonté parfaite, préoccupant uniquement ses biographes, donne à leurs écrits la physiologie de panégyriques. N'y-t-il donc pas quelque inconvénient à louer sans mesure une femme dont le cœur était excellent, il est vrai, mais qui n'en sut pas régler les affections? Que l'on déplore cette facilité à se laisser entraîner, cet abandon à tous les penchans, cette légèreté sans prévoyance comme sans repentir; que la sensibilité, la bienfaisance de Joséphine impriment à la censure de sa conduite un

caractère de déférence et de tristesse, mais que l'on ne trompe point les jeunes femmes en leur disant : *On lui a beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé* : la nature dispose les femmes à sentir plus qu'à raisonner, mais on n'a pas encore vu leur bonheur résulter de leurs faiblesses.

Ce n'est point la fermeté qui manqua à *Charlotte Corday* : cette jeune fille donna et reçut la mort avec la même résolution. L'antiquité n'eût point hésité à lui élever des autels. La jeune fille courageuse et chrétienne a combattu avec ses frères contre la tyrannie. Ils sont imposés à tous et difficiles à remplir, les devoirs du juste; et l'enthousiasme, la gloire ne les compensent pas plus que le fanatisme et l'orgueil.

*Marie Tudor* en est un exemple : vainement alléguerait-on sa foi intolérante envers les principes, ses droits de reine, regardés alors comme divins : *Marie Tudor*, dont les tribunaux sanctionnèrent les vengeances, dont le siècle semble légaliser l'inhumanité, a été flétrie aux yeux de la postérité par un surnom que ne lui donna pourtant qu'un partie de ses sujets : ceux qui avaient voulu l'opprobre de sa mère, qui avaient persécuté la jeunesse de Marie elle-même, ses ennemis enfin, l'appellèrent la *sanglante*; et on la juge sans aucune miséricorde, quoiqu'elle ait été chaste et malheureuse.

La plus inconnue et peut-être la plus intéressante des femmes dont l'histoire soit rapportée dans cette troisième livraison, qui ne le cède en rien à celles qui l'ont précédées, c'est *Marina Mnischev*.

La Russie et toute sa barbarie au seizième siècle apparaissent d'abord. C'est *Boris Godounoff*, qui a usurpé la régence et règne au nom de *Féodor I<sup>er</sup>*, jeune prince faible et maladif, dont la mort laisserait le trône vacant, s'il n'avait un frère dans l'enfance, le czarowitz *Dimitri*, que sa mère Irène élève soigneusement dans le palais d'Ouglitch. La prévoyance maternelle ne peut empêcher des assassins de s'introduire

\* La seconde édition des *Femmes célèbres*, semblable à la première, se vend aux conditions suivantes :

30 sous la livraison in-fol.

10 sous la livraison in-8°,

se composant chacune d'un portrait et d'une biographie. — On souscrit, sans rien payer d'avance, chez l'éditeur, rue du Colombier, n° 5, et chez tous les marchands-libraires.



dans le palais, et d'y frapper le czarowitz ; mais le peuple d'Ouglitch, dévoué au petit prince et à sa mère, se saisit des émissaires de Boris et les massacre. La victime et ses bourreaux sont également anéantis, quand le jeune czar Fédor meurt, non sans que Boris, qui lui succède, soit accusé d'avoir abrégé ses jours par le poison.

Pendant quelques années Boris jouit en paix du fruit de ses crimes ; mais un murmure secret parvient jusqu'à lui : on s'est dit, on s'est répété tout bas qu'il n'existe pas un seul témoin de la mort de Dimitri, et que dans le monastère de Tschoudow, un jeune homme, beau, mélancolique, cherche en vain à déguiser sous un habit de novice la majesté de son maintien et l'habitude de la domination ; que sa ressemblance avec les derniers souverains le trahit ; que c'est *Dimitri*... Un ordre suprême envoie sans examen le novice en Sibérie ; mais, au lieu de s'y rendre, il fuit en Pologne, et se réfugie chez Mniszech, palatin de Sandomir, qui lui accorde l'hospitalité sans connaître son histoire. C'est là que *Marina*, fille du palatin de Sandomir, exerce les plus douces vertus envers le fugitif ; que, dans un entretien intime, elle lui révèle qu'un sorcière lithuanienne lui a prédit qu'elle régnerait... Dimitri se tait ; mais dans une maladie, qui le prive de ses sens, une croix magnifique de diamans et un papier cachés dans sa poitrine font présumer son rang, qu'un jésuite, appelé pour le préparer à la mort, fait connaître solennellement.... Dimitri revient à la vie. Le roi de Pologne, Sigismond-Auguste, arme pour lui ; le ciel même semble prendre part à sa cause : Boris meurt ; son fils Fédor, mal affermi sur son trône, voit tous ses partisans s'élanter dans les rangs de l'armée polonaise, qui conduit en triomphe Dimitri à Moscou, où il est proclamé souverain légitime de la Russie.

La prédiction de la Lithuanienne et le plus cher vœu du nouveau czar devaient s'accomplir. *Marina* devint épouse de Di-

mitri et czarine... Ici finirait un roman, mais l'histoire, avec ses faits positifs, ses impitoyables vérités, ne se termine pas ainsi. Comment *Marina* devient-elle l'épouse d'un juif, d'un fourbe insigne ? comment à cet homme vil succède un noble et brillant Polonais ? comment l'aimable fille du palatin de Sandomir porte-t-elle le fer et la flamme dans cet empire russe, où elle avait régné ? comment l'ambition parvient-elle à dénaturer ce cœur si généreux ? comment les eaux glacées du Jaick s'entr'ouvrent-elles pour recevoir cette victime de tant de passions, son dernier époux, son fils unique ? C'est ce qu'il faut lire dans le récit de M<sup>me</sup> la duchesse d'Abrantès, que nous n'oserions point abrégé. Ce que nous ne craignons point de faire, car on nous en saura un gré infini, c'est d'engager les auteurs de tragédies, de romans et de mélodrames à chercher des sujets dans les *Femmes célèbres*. Il y a là des trésors de crimes vraiment inépuisables. La famille des *Atrides* était une famille d'innocens, qui se ressemblait de la niaiserie des premiers âges du monde : nous sommes d'ailleurs un peu las de leur façon de procéder, et leur nom, qui nous apprennent tous leurs secrets dès le premier mot, suffisent pour détruire l'intérêt ; mais quand on nous mettra en présence des *Petchenègues*, des *Tchondes*, des *Krivitchs*, et que l'on nous parlera de *Sviatoslaw*, de *Schigoborn*, d'*Igriermiskow*, de *Blouche*, de *Mstislawoladimirovitch*, assurément nous serons tout yeux et tout oreilles ; car présumer que de tels peuples, de tels princes agissent d'une manière usitée, n'entrera pas dans la tête... Nous le répétons : lisez les *Femmes célèbres*, et vous trouverez du neuf sous tous les rapports possibles.

La Comtesse DE BRADI.





## De l'Etat de Veuvage

DANS LES INDES.

On a beaucoup parlé de la coutume de ces pays qui obligeait une femme tenant à l'estime, de monter sur un bûcher pour marquer sa fidélité envers l'époux défunt. Cette coutume barbare perd chaque jour de son influence depuis que les Européens ont étendu leur autorité dans ces contrées. Néanmoins les préjugés qui pèsent encore sur les veuves sont assez bizarres, les cérémonies qui ont lieu après la mort d'un Indien assez singulières, pour être rapportées ici.

Quand un homme vient de mourir, le premier soin de sa femme est de se revêtir de ses plus beaux habits et de se parer de tous ses bijoux. Alors elle s'avance près du corps du défunt, le prend dans ses bras, lui fait de tendres caresses et montre tous les signes d'un violent désespoir. Quand les parens, spectateurs de cette scène, jugent qu'elle a duré suffisamment, ils arrachent leur fille aux embrassemens qu'elle adresse au cadavre. La veuve jette de plus grands cris; elle se roule par terre comme une démoniaque, se déchire la poitrine, s'arrache les cheveux, puis enfin, se relevant d'un air plus calme, elle se rapproche du corps de son mari et dit :

« Pourquoi m'as-tu quittée? quel tort t'avais-je donc fait pour me laisser seule dans le monde? n'avais-je pas pour toi toutes les attentions d'une femme fidèle? n'ai-je pas mis au monde de beaux enfans? qui prendra soin d'eux à l'avenir? n'étais-je pas attentive aux affaires du ménage? ne balayais-je pas chaque jour la maison? n'en frottais-je pas le pavé avec de la bouse de vache? ne traçais-je pas par dessus des bandes blanches? ne te préparais-je pas une bonne nourriture? trouvais-tu du gravier dans le riz que je t'apportais? Ne te servais-je pas des mets bien

\* On pardonnera la trivialité de ces détails en faveur de leur exactitude.

assaisonnés avec de l'ail, de la moutarde, du poivre, de la cannelle et autres épices? Que te manquait-il auprès de moi? etc... » A chaque phrase qu'elle prononce d'un ton plaintif et cadencé, elle s'arrête et pousse des sanglots et des cris. Les femmes présentes font chorus du même ton.

Ensuite elle s'adresse aux dieux, blasphème contre eux, les charge d'imprécations horribles, et ne cesse ses démonstrations que lorsque son éloquence et ses poumons se trouvent épuisés.

Dans certaines provinces de l'Inde, il y a des pleureuses à gages qu'on appelle aux funérailles. Elles arrivent échevelées, à demi nues, leur habillement en désordre, et, se rangeant en groupe autour du défunt, elles crient à l'unisson et se frappent la poitrine en mesure. Les unes font au mort des complimens sur les vertus qu'il possédait, d'autres l'apostrophent vivement et terminent en le blâmant d'être mort si tôt, et en lui déclarant en propres termes *qu'il ne pouvait pas faire de plus grande sottise que celle-là*.

Quelques jours après la perte qu'une femme a faite de son mari, ses parentes et ses amies viennent lui faire une visite de condoléance. Elles prennent place au repas qui a été préparé en leur honneur, et quand il est fini, elles entourent la veuve, l'exhortent à se résigner à sa destinée; puis après l'avoir tendrement serrée dans leurs bras, après avoir pleuré avec elle, par une inconcevable bizarrerie que l'habitude perpétue, elles changent tout-à-coup de manières et poussent rudement l'affligée, qui tombe par terre en gémissant.

Une des plus proches parentes lui rompt le petit cordon auquel est attaché le *tahly*, bijou d'or que portent les femmes mariées. Ensuite le barbier lui rase la tête, et elle se trouve ainsi placée au rang méprisé et odieux des veuves.

A compter de ce moment, elle ne doit plus se vêtir que de toiles blanches, les bijoux lui sont interdits, elle ne peut plus se jaunir le visage ni tracer aucun signe sur



son front. Elle est exclue des réjouissances, des fêtes de famille, et sa rencontre est considérée comme une annonce de malheur.

Si une veuve, bravant le préjugé, osait se remarier, le mépris qu'elle exciterait serait cent fois pis encore; il n'est donc, pour l'infortunée Indienne qui a perdu son mari, ordinairement impérieux et brutal, d'autre consolation des humiliations attachées à l'état de veuve, que l'espoir de rejoindre cet époux.

M<sup>me</sup> JOSÉPHINE LE BASSU.

### Album.

A Otahiti, le capitaine Charles Spooner, du baleinier américain l'*Erie*, vient d'épouser une jeune personne nommée miss Kingarata Oruruth, fille de Demstgrwomldammfr, l'un des chefs de l'île et allié aux principales familles du pays. La jeune épouse est âgée de seize ans; son teint est couleur acajou clair; ses joues sont tatouées de la manière la plus gracieuse, et ses yeux verdâtres, grands et bien fendus. Sa taille élégante, et de six pieds de haut, était majestueusement enveloppée dans une vaste couverture de coton blanc, et pendant que la cérémonie du mariage s'accomplissait, la fille fiancée, debout devant celui auquel elle allait unir sa destinée, mâchait d'un air modeste un morceau de canne à sucre. On la dit douée d'une foule de qualités remarquables; et, dans cette journée solennelle, elle excita l'admiration de tous les assistants par la vigueur et l'habileté qu'elle déploya en traversant un bras de mer à la nage. L'époux est un brave et joyeux marin de Newport; il portait pour la cérémonie une jolie jaquette bleue et des pantalons blancs. Il jura à plusieurs reprises que l'aimable Kingarata était seule digne de partager le hamac d'un marin comme lui.

— Entre autres objets adjugés dans une vente à Bruxelles, se trouvaient

deux christes par Duquesnoy, l'un en bois, et l'autre en ivoire; le premier a été vendu 550 fr., et le dernier 450 fr., frais de vente compris; ils n'avaient guère qu'un pied de hauteur. François Duquesnoy, dit *le Flamand*, né à Bruxelles en 1592, est mort en 1644. Il n'est malheureusement que trop ordinaire aux artistes célèbres de trouver des envieux; mais Duquesnoy éprouva une fatalité peu commune, puisque son propre frère l'empoisonna, pour se défaire d'un rival qui surpassait de beaucoup ses talents. Ce misérable avoua ce fratricide, dix ans après. Il fut brûlé vif à Gand le 14 octobre 1654.

— Il est arrivé un désastre à Jérusalem, qui a coûté la vie à près de cinq cents individus. C'est à l'occasion de la cérémonie du samedi-saint, pendant laquelle paraît le feu sacré, privilège que les Grecs exploitent exclusivement. Le pèlerinage avait été interrompu depuis plusieurs années à cause de la guerre de la Grèce, et puis de celle des Égyptiens. Cette année le concours a été très-considérable. Il paraît qu'environ dix mille personnes, qui se trouvaient dans le temple du Saint-Sépulcre, s'agitaient, criaient et se pressaient pour allumer un nombre infini de bougies pour eux et pour leurs amis du pays (car c'est un cadeau fort estimé dans la Grèce et l'Arménie qu'un cierge allumé au feu sacré); l'air était tellement épaissi de vapeurs méphytiques que quelques-unes ont été asphyxiées. Il en est résulté une extrême confusion, qui a causé la mort de beaucoup de monde, tous ayant voulu fuir à la fois par la porte unique du temple, qu'à cause de l'usage on tenait fermée. Ibrahim-Pacha, qui avait voulu voir la cérémonie, est descendu de la galerie circulaire pour rétablir l'ordre, mais il faillit être étouffé en voulant chercher à fendre la foule. Un homme le reconnut, le prit sur ses épaules, et parvint à le tirer de danger. Le généralissime perdit sa décoration en diamans et son sabre.



## Théâtres.

— *Lionel*, la *Salamandre* et le *Commis et la Grisette* soutiennent le répertoire du théâtre du Palais-Royal, en attendant une *Judith* qui doit être jouée par M<sup>lle</sup> Déjazet. On prépare aussi pour ce même théâtre les *Deux Borgnes*, puis la *Fabrique*.

— La rentrée de M<sup>lle</sup> Taglioni n'aura lieu que vers les premiers jours du mois prochain.

— Les scènes maritimes sont devenues à la mode sur nos théâtres. Après avoir vu naviguer au théâtre du Palais-Royal la *Salamandre*, cette vive et gracieuse frégate à laquelle M. Eugène Sue a su nous intéresser comme au sort d'une jolie femme, est apparu au Gymnase le *Capitaine de Vaisseau*, sous les auspices de MM. Mélesville et Comberousse ses auteurs, et sous l'heureuse influence du jeu de Bouffé qui a compris et reproduit son rôle avec un esprit qui a suppléé au piquant et à l'originalité qui manque souvent à cette pièce.

— Les concerts du Jardin Turc ont leur succès de quartier, et de plus ont aussi quelquefois de dignes destinations. M. Musard a dirigé dernièrement celui qui fut donné au bénéfice des pauvres du sixième arrondissement. La réunion était nombreuse et brillante.

— Le microscope oxi-hydrogène du docteur Warwich se voit tous les soirs, rue Saint-Marc, n° 9.

— La reprise de *Fra-Diavolo* avait attiré la foule à l'Opéra-Comique. Cette charmante partition, que l'on exécute trop rarement, a le privilège de conjurer la

chaleur de nos soirées, et les débuts de M. Coudere y contribuent avantageusement.

— M. Alfred de Vigny a fait recevoir un drame à la Comédie-Française. M<sup>me</sup> Dorval est chargée du principal rôle.

— Excepté les cygnes qui ont apparu au Théâtre Nautique, il ne s'y est rien signalé de nouveau depuis quelque tems.

— Les courses de chevaux auront lieu les 7, 9, 14 et 21 septembre, pour le prix du Roi, de 6,000 fr., et celui du prince royal, de 3,000 fr.

LIBRAIRIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ,  
Rue Richelieu, n° 47 bis.

### PAROLES

## D'UN VOYANT,

EN RÉPONSE

### AUX PAROLES D'UN CROYANT

De M. l'abbé DE LAMENNAIS,

PAR J. AUGUSTE CHAHO.

1 vol. in-8°. — Prix : 4 fr. 50 c.; — par la poste, 5 fr.

Modes. — Un nouveau cosmétique, qui blanchit la peau à l'instant même et en efface entièrement les taches de rousseur, fixe les regards de nos élégantes.

Prix : 30 fr. chez M<sup>me</sup> Jolly, rue de la Paix, n° 4 bis; à Lyon, chez M. Allonge, coiffeur.

— Les masques de caractères et de caricatures, les dominos de satin et lous en velours qu'on remarque dans le bal masqué du cinquième acte de *Gustave*, proviennent de la fabrique de M. Deblay, rue Bourg-l'Abbé, n° 31, fournisseur du Grand-Opéra de Paris et des principaux théâtres de la France et de l'étranger.

A ce Numéro est jointe la planche 1084.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.







*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra.

*Bonnnet en tulle. Exécuté sur la tête. Robe en Mousseline de soie.*